

elles sont les questions que peuvent se poser de jeunes collectionneurs d'art actuel comme il semble en émerger de plus en plus sous nos latitudes. Du moins, la capitale de l'Europe a-t-elle la chance d'en compter un dans ses rangs qui, depuis plusieurs années, a choisi délibérément d'ouvrir les portes de son univers intime et de partager avec

# « Chez moi, rien n'est à vendre, mais tout a un prix. »

le public, qu'il souhaite le plus large possible, ses goûts en matière d'art actuel. Rencontre avec Charles Riva, qui inaugurait début novembre une exposition dédiée à la création californienne des trente dernières années.

C'est en 2009, alors qu'il vit principalement entre Londres et New York, que l'homme choisit d'installer à Bruxelles une sorte de quartier général où montrer les œuvres de sa collection personnelle. Notamment, parce que la ville offre des possibilités d'espace assez uniques et qu'elle lui permet aussi de faire œuvre novatrice : « Une partie de ma famille réside à Bruxelles, ville que j'ai choise car je peux y toucher un public sensible à l'art contemporain tout en lui proposant des artistes qu'il n'a pas l'habitsude de voir ici ».

# L'art en héritage

Héritier par sa mère, l'artiste Cécile Defforey, d'un groupe industriel actif dans la grande distribution, Charles Riva (né à Neuilly-sur-Seine, en 1974) est également le fils d'un architecte italien. Ses premières émotions artistiques, c'est bien sûr à eux qu'il les doit, notamment en accompagnant sa mère à la FIAC où il lui est arrivé d'exposer des œuvres. Toutefois, il y eut aussi un autre déclic. « Dès l'âge de six ans, je suis allé dans les musées, mais enfant je lisais surtout des bandes dessinées. Comme ma mère a craint, un moment, que je ne m'intéresse iamais à l'art, elle a décidé de m'emmener dans un voyage le long du Rhin. Lors d'une étape à Cologne, nous avons vu une grande exposition consacrée au Pop Art avec des œuvres de Warhol, Wesselmann, Liechtenstein. Ce fut une véritable révélation, et ie sus dès lors que l'art serait au centre de ma vie. l'ai acheté un Wesselmann et un Liechtenstein avec mon premier salaire, en 2000. » C'est en 1995, par hasard, que Charles Riva entre en contact avec New York où il effectuera plus tard des études en design graphique. « Pour moi, explique-t-il, outre que je connaissais déjà New York, la ville me semblait pouvoir offrir un mode d'apprentissage plus ancré dans le concret, dans la réalité du monde de la communication visuelle. Cette idée du packaging', du dessin, de l'identité créative, fut fondamentale dans ma formation. Elle se reflète notamment dans ma collection. J'en ai retenu une notion, essentielle pour moi, de réflexion et de remise en question permanentes. »

# L'art en partage

C'est cette idée de l'échange, du partage de point de vue, qui fut également déterminante dans le choix de Bruxelles comme point de chute. Une ville où, dit-il, « la fréquence des visites est plus restreinte, donc je présère proposer au visiteur d'entrer dans un espace d'intimité, celui de mon appartement, afin de créer plus immédiatement un vrai contact. Cette formule, plus chaleureuse que celle d'une galerie et qui n'existe pas ailleurs, me paraît également plus en phase avec l'ambiance bruxelloise.» Mais ne brûlons pas les étapes et revenons au début des années 2000, lorsque commence vraiment pour Charles Riva l'aventure artistique. Avec un ami, Gil Presti, il fonde à Londres et Paris, une structure marchande relativement confidentielle, Sutton Lane, qui se forge peu à peu une solide réputation dans le landerneau, en montrant le travail de Roe Ethridge, Sean Paul, Liz Dechesne ou Pavel Pepperstein, et en participant notamment aux grandes foires internationales comme la FIAC, Frieze ou Art Basel Miami, L'expérience est un succès et se développera en partie à Bruxelles également avec des expositions qui firent date, dont celle consacrée à l'avant-garde russe. Mais, collectionneur dans l'âme, Charles Riva choisit de jeter l'éponge pour se consacrer exclusivement à sa passion : « Après huit ans d'une collaboration fructueuse avec Gil Presti, nous avons mis un terme à l'aventure car je m'y investissais de moins en moins au profit de ma collection. Nous avons eu peur qu'il y ait un conflit d'image, en regard de mon statut de collectionneur. En outre, un problème d'échelle se posait, eu égard à l'obligation qu'ont les galeries aujourd'hui de faire des foires et aux coûts que cela implique. La structure, qui se nomme désormais Campoli Presti, existe

## à gauche

Une vue de l'exposition California avec à l'avant-plan une sculpture en silicone, typique de la démarche de Paul Mc-Carthy, artiste fort apprécié par Charles Riva.

### ci-contre

Une version à la peinture jaune du fameux Bad Dog de Richard Jackson. Cette série date de 2007. © photo: Ghislain Amar / White Project, Rotterdam toujours, à Londres et Paris. Elle est dirigée par Gil et son épouse Emanuela Campoli. » De fait, quand on entre dans les espaces d'exposition aménagés rue de la Concorde, à Bruxelles, il n'est pas toujours simple de faire le distingo. Est-on dans une structure privée, un appartement, ou dans une galerie? « Je suis avant tout un collectionneur! Ce qui m'intéresse, c'est de montrer les artistes qui nourrissent ma réflexion, de créer du lien autour de leur travail. Je



S41 COLLECT | 55



ci-dessus et ci-contre

Vues de l'exposition California, avec
des dessins de Raymond Pettibon et
un ensemble de trois sculptures de
Jason Rhoades. © photos : Ghislain
Amar / White Project, Rotterdam

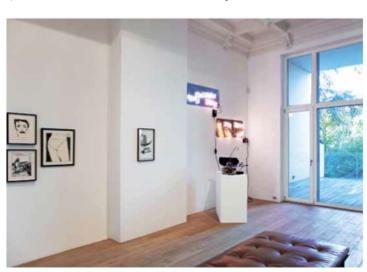
page de droite

Charles Riva est, ici, aux côtés du bronze False God (2007) de Sherrie Levine. S'il est fondèrement collectionneur, achetant de grands ensemble des antistes qu'il apprécie, en partageant ses coups de cœur lors de deux expositions annuelles, l'homme prend aussi le Yisque' de susciter l'envie chez d'autres amateurs... auxqueis il lui arrive de revendre des pièces. possède à ce jour environ 350 œuvres, surtout des ensembles de pièces d'un même artiste. Je ne fais pas des investissements à cinq ans, mais plutôt sur 10 ou 12 ans minimum. Aujourd'hui, je m'intéresse de plus en plus à la sculpture et à l'art contemporain italien. Evidemment, mes intérêts ont pu évoluer depuis mes premières acquisitions, d'où quelques corrections et reventes d'œuvres. Mais, en es suis pas une galerie. Donc chez moi, en principe, rien n'est à vendre, même si tout a un prix...»

# Une bonne image

Mais comment cela se passe-t-il concrètement ? Et comment développe-t-on une collection d'un tel niveau ? Y a-t-il une recette particulière ? « Ceux qui n'achètent que des œuvres de moins de 10.000 euros n'auront jamais une collection intéressante. Un collectionneur doit se documenter, vendre les œuvres moins importantes et investir intelligemment. Actuellement, j'achète beaucoup d'œuvres d'artistes que je suis de très près. Je me montre très exigeant et mes goûts sont très spécifiques. Il me faut parfois des années pour trouver l'œuvre idéale. » Ce fut notamment le cas avec le travail de l'artiste américain Paul McCarthy dont notre homme possède quantité d'œuvres, qu'il montra naguère à Bruxelles, et pour lequel il voue une véritable passion, depuis plus d'une décennie déjà : « Son travail s'est imposé

"L'essentiel est de bien réfléchir, en une remise en question constante." à moi en 2001, à la faveur d'une grande exposition de ses œuvres au New Museum de New York. J'ai été subjugué. Son univers m'a fortement impressionné, notamment la façon dont il traite le monde féérique de Disney, celui de l'Amérique bien-pensante dont il identifie les travers, qu'il transforme en personnages vraiment décalés et trash. McCarthy est un être en quête de vérité, à l'opposé du puritanisme. Il cherche à faire resurgir le non-dit. » Dans sa structure bruxelloise, Charles Riva organise deux expositions par an. Une plus pointue, comme celles consacrées à Paul McCarthy ou au photographe Roe Ethridge, inaugurée à l'occasion de la dernière foire Art Brussels, et une plus 'historique', emblématique d'une aire géographique, comme celle qui est présentée actuellement, concentrée sur l'art californien. « Je suis enchanté de mon installation à Bruxelles, même si je vis principalement à l'étranger. I'y ai une très bonne image internationale et, de ce point de vue, mes expositions rivalisent avec celles de Xavier Hufkens, Barbara Gladstone ou Almine Rech. Ce n'est pas moi qui le dit, mais les collectionneurs new-yorkais en visite à Bruxelles. J'ai le projet d'exporter cette formule, qui allie une grande exigence de qualité à un espace plus intimiste. J'envisage ainsi d'ouvrir, d'ici à 2014, un espace à Los Angeles pour y présenter ma collection. New York, où je vis la plupart du temps et que je connais bien, est devenue beaucoup trop compétitive et horriblement chère. Je n'ai pas totalement abandonné l'idée d'y exporter ma formule bruxelloise mais je dois me montrer réaliste et je pense que Los Angeles pourrait être une alternative intéressante. C'est une zone dont le potentiel est encore à explorer. »





Exposition California
Charles Riva Collection
Rue de la Concorde 21
Bruxelles
du je. au sa. de 13 à 18h
jusq. 30-03-2013
www.charlesrivacollection.com



561COLLECT | 57